

captiver l'attention générale. Amaury s'aperçut bientôt qu'on ne l'écoutait plus; et il cessa de lire pour en être plus sûr.

Alors chacun se retourna de son côté, croyant la pièce finie; et l'on se disposait déjà à le combler d'éloges sur son dénouement, lorsque Charles, confus de cette méprise insultante, avertit l'auditoire à moitié levé qu'il avait encore deux actes à entendre.

L'arrêt qui les eût tous condamnés aux galères n'aurait pas jeté plus de consternation dans l'assemblée. Les jeunes femmes se rassirent avec le regret de ne pouvoir coqueter, et la plus grande partie des hommes profitèrent du moment où l'on servait les glaces pour passer dans le salon voisin, où plusieurs tables de jeu les attendaient. Alors le bruit des jetons, le son de l'argent et les exclamations des joueurs remplacèrent le silence glacial.

Ce dangereux exemple d'indépendance sociale fut aussitôt suivi par les politiques du salon. Réfugiés dans la chambre à coucher de madame Maubert, dont le lit, d'une richesse si voluptueuse, contrastait singulièrement avec sa personne courte et grosse, ces messieurs se mirent à causer librement de la séance du jour, de l'influence des nouvelles étrangères sur la bourse du matin; et c'est entre ce bourdonnement po-

litique et les éclats de rire des gagnants, que le malheureux auteur continua et termina sa lecture.

Là finit son supplice; car, le dernier vers prononcé, chacun s'empressa autour de lui pour le combler de politesses, de prévenances, de remerciements. On se montra aussi reconnaissant pour son procédé, aussi sensible à sa complaisance, qu'on avait été indifférent pour son ouvrage. Il fut l'objet des coquetteries les plus gracieuses; et si les femmes, qui minaudaient pour lui avec tant de gentillesse, avaient bien voulu ne pas lui dire un mot de son drame, il en aurait eu la tête tournée; mais malheureusement elles entremêlaient leurs propos flatteurs de lieux communs, d'ignorance prétentieuse, et tout le charme de leurs regards, de leur doux sourire, succombait sous le poids de ce langage assommant.

Au souper, Amaury fut placé entre la maîtresse de la maison et la jeune élégante dont l'arrivée tardive avait porté le coup mortel à sa lecture: elle était jolie, bavarde sans esprit, rieuse sans gaieté; mais elle avait un vif désir de plaire, et il était impossible de ne pas être touché de la peine qu'elle prenait pour y réussir. Aussi Amaury ne conserva-t-il point la moindre rancune de la manière dont elle l'avait emporté sur lui dans cette soirée, bien qu'il se fût flatté d'en

être un moment le héros. « L'auteur n'a rien à gagner ici, pensa-t-il; mais le jeune homme peut y obtenir quelques succès, et, à tout prendre, ceux-ci sont les meilleurs, quoiqu'ils ne mènent point à l'Académie. »

III.

Si un très-petit nombre de personnes avait écouté la pièce de M. Prévannes, toutes avaient parlé de la lecture; c'était une innovation marquante dans la société de madame Maubert; une solennité qui ferait époque, et à laquelle chacun était fier d'avoir été admis. C'était comme un brevet d'intelligence accordé à tous les invités; et, si dédaigné que soit l'esprit par la richesse, elle est toujours bien aise d'en être soupçonnée.

Le bruit de cette pompeuse lecture parvint dans les salons où la nouvelle d'une œuvre dramatique est encore de quelque intérêt.

— « Vous ne m'avez point parlé du succès de votre ami, dans je ne sais quelle maison, dit madame de Ramesay à son fils, et pourtant vous savez que je m'intéresse à ce jeune homme;

M. de C... lui trouve de l'esprit et de très-bonnes manières; son père était général, je crois?...

— « Il l'est bien encore, répondit Fernand; mais, comme il vit depuis quinze ans dans ses terres, on oublie qu'il existe. Ah! si nous avions la guerre, on se souviendrait de lui.

— « Son fils aura de la fortune.

— « Une très-belle, mais à la mort de son père, seulement. Car le vieux soldat est si fier d'avoir conquis ses grades et sa fortune à la pointe de son épée, qu'il veut que son fils fasse, ainsi que lui, sa carrière tout seul; et, partant de ce principe, il lui donne une pension misérable, qui le met dans la nécessité de faire des dettes. Et voilà comme la plupart des parents sont cause de la...

— « Faites-moi grâce de cette singulière morale, interrompit madame de Ramesay, et répondez tout bonnement à mes questions sur votre ami: j'ai cru m'apercevoir que Laurence rougissait lorsqu'on prononçait le nom d'Amoury; vous l'avez vue, l'autre soir, elle était dans un trouble extrême pendant qu'on racontait la lecture qu'il avait faite dernièrement, et que chacun blâmait ou approuvait le parti qu'il avait pris de se faire auteur. Je ne sais si madame de Norvel s'est aperçue comme moi de l'émotion de sa fille, mais je suis depuis trop long-temps son amie pour ne pas

l'avertir, et la seconder dans ses intentions à cet égard, soit qu'elle veuille ou non protéger cet amour.

— « Ah ! ma mère, s'écria Fernand d'un ton suppliant, ne faites pas de chagrin à ce cher Amaury. Il est si aimable, si bon camarade, si empressé à rendre service, le meilleur témoin dans une affaire, le plus prompt à offrir son argent...

— « Dites donc celui de ses créanciers. Mais n'importe, s'il mérite tout le bien que vous en pensez, et que son père veuille faire un sacrifice pour l'unir à une ancienne famille, ce mariage pourrait avoir lieu, et je me prêterai volontiers à traiter cette affaire avec madame de Norvel. Mais il faudrait auparavant lui faire connaître M. Prévannes plus particulièrement, sans pourtant qu'elle soupçonnât son amour pour Laurence. Car c'est une personne excellente, mais qui commence toujours par soupçonner un intérêt peu noble dans tous les sentiments qu'elle découvre.

— « Rien de plus facile que de lui montrer Amaury dans toute sa valeur, et cela le plus naturellement du monde. Vous êtes connue pour aimer l'esprit, le talent. Votre maison offre souvent la réunion de toutes nos célébrités littéraires; les ouvrages les plus marquants du siècle y ont été lus avant d'être publiés; et si vous

vouliez permettre à Amaury de vous soumettre son drame... ce serait une occasion...

— « Vraiment, je ne demande pas mieux; dans ce moment-ci, les maîtresses de maison accueillent vivement tout ce qui peut empêcher la conversation; la plus mauvaise pièce vaut encore mieux à entendre, que ces causeries où la contrainte et l'aigreur se font sentir à chaque propos, et qui menacent sans cesse de tourner à l'injure. Ah ! quand la même classe n'est pas du même parti, le monde devient insupportable, ce n'est plus qu'un commerce de dédains, d'épigrammes; autant vaudrait vivre chacun dans son camp, en attendant la bataille ou la paix.

— « Sans doute; mais, puisque les partis ennemis ont la rage de vouloir s'ennuyer ensemble, il ne faut pas leur refuser cette petite satisfaction. Et puis, cette fois, la réunion de tant de malveillances réciproques aura du moins un but charitable. Que vous êtes bonne, ma mère, et que ce pauvre Amaury sera content ! Je vais, de ce pas, lui apprendre ce que vous voulez faire pour lui.

— « Gardez-vous bien de lui donner une fausse joie. Songez donc que tout dépendra de l'effet que produira l'ouvrage et l'auteur, et qu'avant de hasarder un mot de mariage, il faut que je m'assure d'une prévention favorable.

— « Il leur plaira, ma mère, j'en suis sûr; je vais lui faire la leçon: beaucoup d'assurance, comme homme, beaucoup de modestie comme auteur. Un gilet charmant, une cravate bien mise; de la docilité pour tous les avis, des regards pour toutes les femmes. Il aura un succès fou, et c'est à moi qu'il le devra! Ah! j'en serai charmé, car je médite un certain volume qu'il protégera à son tour. Il connaît tant de journalistes! »

Et madame de Ramesay, fort zélée pour tout ce qui pouvait servir le jeune talent de son fils, consentit à fixer le jour de la lecture. Un grand nombre d'invitations partirent, et, le mardi suivant, l'élite de la bonne compagnie de Paris et plusieurs des princes de la littérature se trouvèrent rassemblés chez madame de Ramesay pour y prononcer sur la double destinée d'un poète et d'un amant.

Pour mieux encourager le jeune auteur, et l'acclimater au salon où sa voix devait retentir, madame de Ramesay l'avait engagé à dîner ce jour-là avec plusieurs hommes spirituels, qui faisaient le fond de sa société quotidienne. Classiques par éducation, mais vieux desservants de la mode en esprit comme en tout, ils étaient assez tolérants pour les innovations adoptées par elle, et s'érigeaient en protecteurs des jeunes hommes, pour en être protégés à leur tour.

Amaury, séduit par le naturel de leur conversation, et par cette curiosité flatteuse qui rend les gens du monde si affables, sentit son esprit à l'aise, et causa avec tant de supériorité, dit des mots piquants avec une nonchalance si gracieuse, qu'il prévint tous les convives en sa faveur.

— « Voilà déjà un public gagné, lui dit madame de Ramesay en sortant de table; l'autre est moins difficile à conquérir.

— « C'est pourtant celui qui me fait le plus de peur, madame. Ah! si Fernand ne m'avait assuré de votre bienveillance, je crois que je n'aurais pas le courage de vous ennuyer ce soir. Je me sens d'une timidité qui ressemble à un remords de conscience.

— « Bon, vous en triompherez; d'ailleurs il n'y a plus à délibérer. Voici votre cabale qui arrive, et je vous en souhaite une pareille à votre première représentation. »

Alors madame de Ramesay, forcée de s'occuper des gens qui arrivaient, livra M. Prévannes à toutes les réflexions inquiétantes d'un auteur modeste. A chaque personne qu'on annonçait, Amaury croyait entendre le nom de madame de Norvel, et il frémissait de crainte et de joie. — « En vérité, disait-il à son ami, je tremble d'une manière étrange; et s'il fallait choisir entre me battre avec tous ces gens-là, ou me livrer à eux

comme je vais le faire, je te jure que je n'hésiterais pas. Encore si j'avais eu le temps de revoir mon manuscrit ! »

En effet, le trouble qu'éprouvait Amaury lui ôtait jusqu'au souvenir de sa pièce.

Le moment qui précède celui où l'on va fixer l'attention dénigrante d'un grand nombre d'auditeurs, est une espèce d'agonie d'amour-propre qui ferait pitié aux envieux eux-mêmes. Ce moment se prolongea pour Amaury; car madame de Ramesay exigeait qu'on attendît la marquise d'Ernanville, vieille femme d'esprit, contemporaine des succès des La Harpe, Marmontel et Collin-d'Harleville; n'ayant jamais exposé son admiration à leur être infidèle, car elle n'était retournée à aucun spectacle depuis la première révolution; et son goût littéraire n'avait subi nulle altération. C'était toujours un ouvrage froidement conçu, symétriquement conduit, bien écrit, et mal rimé, qui était resté dans son souvenir, comme le seul modèle à suivre pour s'attirer les applaudissements du parterre et le suffrage des gens comme il faut. L'analyse de certaines pièces, lue par elle dans son journal, lui donnait bien l'idée de quelques innovations introduites à la scène; mais on en faisait trop souvent la critique pour quelle leur supposât le moindre succès. Qu'on juge d'après cela de la surprise qui l'attendait à la lecture d'une pièce romantique!

Pour occuper son public pendant l'arrivée des retardataires, madame de Ramesay mit la conversation sur la détresse de la plupart de nos théâtres aujourd'hui. — « Cependant, ajouta-t-elle! ce n'est pas la liberté qui leur manque...

— « Non, répondit M. de Saint-Brice, car c'est elle qui les étouffe. On sait si bien qu'ils peuvent tout représenter et tout dire, que, malgré la licence dont plusieurs font preuve, on ne les trouve pas encore assez neufs, assez amusants dans leurs conceptions; mais le mal n'est pas là; car un public spirituel comme celui de Paris finit toujours par faire justice des mauvais moyens qu'on prend pour l'attirer. Ce qui ruine nos théâtres, c'est la vieille routine qui les empêche de se conformer à nos mœurs nouvelles: dans ma jeunesse, les bourgeois de Paris dinaient à deux heures, les gens du monde à trois heures précises; les grands spectacles commençaient à six, et l'on avait tout le temps convenable pour y arriver. A neuf ou dix heures au plus tard ils étaient finis, et rien n'empêchait l'homme studieux ou matinal de rentrer chez lui pour y travailler ou pour se coucher. Les oisifs du monde élégant allaient, sans crainte d'arriver trop tard, de l'Opéra au bal, ou dans les brillants salons, où la conversation et le jeu occupaient alternativement un nombre d'invités, propor-

tionné à la grandeur de l'appartement; là on discutait sur la pièce qu'on venait de voir; la musique, les acteurs, tout devenait un sujet sur lequel s'exerçaient la malice et l'esprit. L'attention prêtée pendant une demi-soirée à un ouvrage sérieux ou gai, n'avait point absorbé l'esprit, on n'en était que plus disposé à causer. Maintenant une représentation à la Comédie-Française est un événement qui bouleverse toute une journée; il faut dîner à la hâte et souvent même ne pas dîner, pour se trouver au lever du rideau. Encore si l'on était libre à neuf heures et demie, comme autrefois, où la plus longue pièce ne durait qu'un temps raisonnable! Mais les auteurs ne nous en tiennent pas quittes à si bon compte; et il n'est pas rare d'entendre sonner minuit au milieu d'un dernier acte. Que résulte-t-il de cette gêne pour arriver, de cette obligation de rester cloué sur un tabouret ou une chaise rembourrés comme les banquettes de colléges, dans un espace où l'on ne peut faire un mouvement pendant cinq mortelles heures? Il en résulte, qu'on se résigne bien une fois à subir une telle corvée, pour quelque célébrité dramatique; mais qu'un plaisir trop long, et qui dérange les habitudes, ne se recommence point.

— «Comment faire? dit un académicien que la discussion intéressait vivement. On a accou-

tumé le public à des représentations de dix ou douze actes; il se croirait volé si on ne lui en donnait plus que six pour son argent!

— «Essayez d'une bonne pièce, bien jouée, dans une salle commode; faites commencer le spectacle à huit heures pour donner le temps aux personnes que la durée des chambres ou des affaires de bourse empêchent de dîner avant six heures passées. Excepté le parterre et le paradis, mettez toutes les places au même prix pour qu'elles soient à la portée de toutes les fortunes, sans que la recette y perde; qu'à onze heures le spectacle soit terminé pour donner aux gens du monde l'envie de revenir, et aux acteurs la possibilité de rejouer le lendemain; enfin, créez un théâtre qui puisse s'accorder avec nos mœurs, et vous verrez s'il sera suivi.»

L'arrivée de madame et de mademoiselle de Norvel interrompit cette conversation, ou du moins ne permit plus à M. Prévannes de l'écouter. Bientôt après, la maîtresse de la maison conduisit madame de Norvel vers la place qu'elle lui réservait, sur un canapé, puis, se retournant vers Amaury, elle l'engagea, de la manière la plus gracieuse, à commencer sa lecture.

Pendant que l'auteur déroulait son manuscrit en portant sur mademoiselle de Norvel un timide regard qui demandait plus que de l'indul-

gence, madame de Ramesay donnait à ses gens l'ordre de ne point interrompre la lecture, et de faire passer par une petite porte silencieuse les deux ou trois hommes importants que leurs graves occupations obligeaient ordinairement à venir, ou à paraître ne pouvant venir qu'après tout le monde.

Tant de soins annonçaient une sorte d'intérêt bienveillant qui parut d'un heureux présage à l'auteur. Il avait entendu dire à un vieil amateur du théâtre qu'il n'était point de pièce ennuyeuse quand elle était bien écoutée; et cet adage lui revenait à la pensée comme une assurance contre le revers. Et puis, Laurence était là, les yeux fixés sur lui comme toutes les autres, autorisée par la circonstance à ne regarder que lui toute la soirée, à ne s'occuper que de lui! Quel bonheur enivrant! et combien il s'augmenta des éloges accordés au premier acte. Être applaudi devant la femme qu'on aime, acquérir par son talent la considération des parents dont elle dépend, s'établir pour ainsi dire dans sa prétention par un succès, légitimer ainsi l'ambition de son amour, c'est de quoi perdre la tête.

Amaury s'enivra de cette joie céleste pendant les trois premiers actes de son ouvrage. Car, malgré quelques observations d'une critique bienveillante, et la nouveauté du genre qui décon-

certait beaucoup les esprits routiniers, l'intérêt du sujet, le naturel, le piquant du dialogue, la poésie répandue sur toutes les descriptions, avaient ravi l'assemblée; et, dans l'impatience d'apprendre ce qu'allaient devenir tant de personnages attachants, on ne laissa point Amaury mettre d'intervalle entre le troisième et le quatrième acte. Il fut obligé de continuer pour obéir aux émotions que son ouvrage faisait naître.

L'enthousiasme était à son comble; dans le délire du succès il oublia la scène *hardie* qu'il avait ajoutée d'après les conseils de ses amis, et ce ne fut qu'au moment d'en dire les premiers vers qu'elle lui apparut dans toute sa nudité. Par un mouvement involontaire il leva les yeux sur Laurence; la candeur répandue sur ce front pur, ce regard à-la-fois si tendre et si chaste, cet ensemble charmant d'une jeune personne belle, élégante, spirituelle, que l'habitude de vivre en bonne compagnie, et de causer avec les vieux amis de sa mère, rend confiante, et qui ne craint pas de montrer ses impressions, sûre de n'en éprouver que de nobles; enfin, cet aspect imposant de la femme dont on adore l'innocence, intimide Amaury. Une rougeur subite colore son visage en pensant à celle qui couvrirait le beau front de Laurence en entendant cette scène indécente. Il sent expirer sur ses lèvres ces mots

vrais, ces phrases à la Shakespeare qui, fort convenables au goût de son siècle, ont droit de révolter la délicatesse du nôtre. Amaury s'interrompt tout à coup.... En vain il cherche un moyen de passer ou d'atténuer les endroits qu'il redoute, la marche de l'ouvrage s'y oppose; en vain il s'exhorte au courage en se rappelant plusieurs scènes de ce genre applaudies au théâtre; il sent qu'il ne pourra jamais surmonter l'embarras, disons mieux, le respect qui l'arrête; et, préférant le ridicule attaché à un homme qui se trouve mal au milieu de sa lecture, au tort de blesser la pudeur et le bon goût des femmes parmi lesquelles se trouve Laurence, il s'excuse de ne pouvoir continuer.

En effet, la pâleur qui succède à son trouble prouve assez qu'il est souffrant. L'expression du plus vif intérêt, d'une douce pitié, se peint alors dans les yeux de Laurence; on le presse de continuer.— « Ah! n'insistez pas, dit-elle, avec un accent qui fait tressaillir Amaury; voyez comme il a l'air de souffrir! — Eh bien, lui répond madame de Ferville, qu'il cède sa place à Fernand, il connaît la pièce, et je suis sûre qu'il la lira aussi bien que l'auteur. A ces mots qui le font frissonner, Amaury se jette sur son manuscrit, comme une femme coupable sur la lettre qui doit la perdre, et, prétextant le besoin de res-

pirer au grand air, il se soustrait le plus vite possible aux soins qu'on veut lui prodiguer.

Mais à peine rentré chez lui, où Fernand a voulu le suivre, il jette au feu son manuscrit. — « Que fais-tu? s'écrie Fernand en se précipitant pour retirer des flammes l'ouvrage de son ami. — Je lui fais justice, répond Amaury en s'opposant au geste secourable. — Mais songe donc aux applaudissements qu'on vient de te donner, l'ouvrage est excellent. — Non, te dis-je, reprit Amaury en voyant s'éteindre la dernière feuille de son manuscrit, elle ne saurait être digne du public la pièce qu'on ne peut lire devant la femme qu'on aime. »

Nous apprenons que mademoiselle de Norvel a récompensé M. Prévannes de ce grand sacrifice.

M^{me} SOPHIE GAY.

